

TREMBLEMENTS

de Jayro Bustamante



Guatemala, Pablo, 40 ans, est un "homme comme il faut", religieux pratiquant, marié, père de deux enfants merveilleux. Quand Il tombe amoureux de Francisco, sa famille et son Église décident de l'aider à se "soigner". Dieu aime peut-être les pécheurs, mais il déteste le péché.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR (Extraits du dossier de presse)

Après IXCANUL, vous continuez votre exploration de la société guatémaltèque avec TREMBLEMENTS. Comment est né ce projet ?

A l'origine de l'histoire de Pablo, il y a le récit que m'a fait un homme rencontré alors que je terminais IXCANUL. Il m'a parlé de sa vie, de son homosexualité. Ce qui aurait pu être le simple récit d'un coming-out est devenu peu à peu beaucoup plus complexe car je réalisais que j'avais face à moi un homme qui était gay et homophobe à la fois. Je réalisais progressivement que les contradictions qui habitaient cet homme venaient du carcan dans lequel il vivait, du poids de la société dans laquelle il avait grandi et vécu jusque-là. Du coup, je me suis intéressé à la manière dont mon pays considérait les gays. J'ai questionné mon entourage, j'ai rencontré

d'autres « Pablo ». La plupart des hommes et des femmes avec qui j'ai discuté m'ont dit qu'ils avaient suivi un traitement, pas forcément tel que décrit dans le film, mais ils avaient été voir un psy, et le plus souvent ils avaient fait cela à la demande ou sous la pression de leur famille. Cette démarche n'était évidemment pas constructive : il n'était pas question de les aider à mieux se comprendre et s'accepter, il s'agissait de les remettre dans ce que la société considère comme le droit chemin, ils devaient ni plus ni moins être guéris de leur homosexualité.

Au-delà de l'homosexualité, le film questionne aussi le poids de la religion dans votre pays, et plus particulièrement la place des courants évangélistes ?

Oui. Il était logique de parler de religion si je parlais de la condition des gays au Guatemala. Les mouvements évangélistes sont quasiment devenus une force politique dans le pays – et en Amérique latine plus largement. La diversité des cultes propres à l'évangélisme a permis de toucher toutes les couches de la société. La main mise est totale. La religion est omniprésente à tous les niveaux. Tout le monde ou presque se revendique d'une église que ce soit en famille ou au travail. Votre religion peut même figurer dans votre CV. Il est très difficile de vivre en dehors des préceptes religieux, de s'échapper du cadre admis par la majorité, de vivre selon ses

propres règles et désirs. C'est ce que raconte TREMBLEMENTS. L'histoire de Pablo n'est pas propre à ce personnage, elle est partagée par beaucoup de gens dans un pays où 98% de la population est croyante. Les églises évangélistes ont pu prendre une telle importance au Guatemala à cause des carences même de l'État. Elles se sont souvent substituées à celui-ci pour assurer de nombreux services et assurer une sorte d'unité sociale. Par exemple, la plupart des psychothérapeutes qui sont censés « guérir » les gays sont liés à une église, de fait il n'est donc plus question de soins mais bel et bien d'endoctrinement.

En voulant vivre son histoire avec Francisco, Pablo est mis au ban de sa famille et de la société...

Il paie le prix fort. Il perd ses enfants, son travail, son statut social... Et de fait il n'arrive à s'épanouir nulle part, ni dans une hétérosexualité de façade ni dans une homosexualité affirmée. Il est la victime d'une société non seulement religieuse mais aussi extrêmement machiste et misogyne. En

fait, la part féminine de l'homme n'a pas droit de cité. Tout ce qui compte est de sauver les apparences. Comme Pablo dans le film, beaucoup de gays sont mariés par convenance, et leurs femmes sont également des victimes collatérales de cette négation à tout prix de l'homosexualité.

Le film est autant le parcours de Pablo que celui de sa femme Isa...

En construisant le personnage de Pablo, je construisais forcément celui de son épouse. Isa est ainsi devenue progressivement un personnage-clé. Au fil de l'écriture, je m'interrogeais sur sa manière de réagir à l'émancipation de son mari. Elle aussi va devoir affronter le regard des autres, le jugement de la société. Elle choisit d'abord l'attaque en

privant Pablo de ses enfants, puis elle fait son propre chemin, sa thérapie à elle comme cette scène où elle suit les cours de sexualité dispensés par la femme du pasteur. En fait, la société lui impose d'être une bonne épouse qui sait répondre aux désirs de son mari.

Pablo accepte de suivre une thérapie de conversion sous la pression de sa famille. Comment avez-vous pensé son cheminement ?

C'était un des enjeux majeurs du film : la thérapie aussi surréaliste soit-elle devait être crédible. Je me suis donc inscrit à un programme de conversion afin de voir par moi-même en quoi cela consistait, mais j'ai vite été reconnu par les organisateurs qui se sont doutés que je n'étais pas là pour changer ma nature mais plutôt faire des recherches pour mon prochain film. J'ai beaucoup discuté avec des personnes qui ont suivi ce genre de thérapies. Plus je me documentais, plus

j'avais le sentiment de revenir un demi-siècle en arrière tant cela témoigne d'une vision archaïque de la sexualité et de la société. Dans le film, la conversion va jusqu'à la castration chimique en plus de l'enseignement religieux, du coaching sur la masculinité et d'un régime alimentaire spécial. Cela arrive aussi dans la réalité. C'est d'autant plus choquant que des gens sont convaincus que ce type de traitement peut marcher.

La famille de Pablo est d'ailleurs convaincue de la pertinence de cette thérapie...

Sa famille pense agir pour le bien de Pablo quitte à lui faire du mal en l'obligeant à nier qui il est vraiment. C'est d'ailleurs ce qui m'a le plus frappé au cours de mes recherches : les familles sont toujours convaincues d'agir par amour de leurs

membres dont elles pensent qu'ils se sont égarés. Ainsi, c'est par amour de l'autre qu'elles font souffrir ceux qui osent être différents.....

Mari sans histoire, bon père de famille et croyant pratiquant, Pablo a tout plaqué pour vivre avec un homme. Dès lors, deux mondes s'opposent. Celui de sa famille, austère, reposant sur les valeurs de l'argent et de la respectabilité, et celui de son amant, vivant et libre. Mais la dichotomie s'arrête là. La puissance du film repose sur la manière dont le récit refuse tout jugement et parti pris. Sans pour autant manquer de point de vue. Celui de l'auteur d'« Ixcanul » est de suivre au plus près, sans manichéisme, la versatilité et les perplexités de son héros. Ce refus de toute schématisation trouve son acmé dans un final troublant, sans réelle résolution, où le spectateur, comme Pablo, est laissé face à ses questionnements et à ses doutes. **(Le Nouvel Observateur : Xavier Leherpeur)**



Un film magistral, qui explore sans complaisance mais non sans grand talent la société guatémaltèque. **(Les Fiches du Cinéma : Nathalie Zimra)**

Après Ixcanul, Tremblements. Après la campagne, la ville. Après la nature, le bitume. Après la femme, l'homme. Mais toujours la solitude implacable de l'individu face au collectif et au déterminisme. Jayro Bustamante fait du cinéma comme témoignage de la survie. Mise en scène impressionnante et constat sans appel. **(Bande à part : Olivier Pélisson)**

Egalement cette semaine :

. **Le vent de la liberté**, de **Michael Bully Herbig**

. **Yao**, de **Philippe Godeau** (le 15 juin)

La semaine suivante :

. **El Reino**, de **Rodrigo Sorogoyen**

. **Seule à mon mariage**, de **Marta Bergman**